

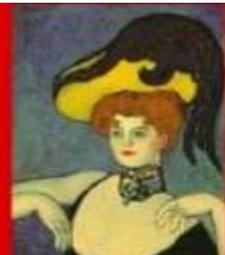
Vendredi 13 mars 2015 20h00 [GMT + 1]

NO 489

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



L'Affinity Therapy pour l'autiste ? **par le Collectif de praticiens auprès d'autistes**



L'Affinity Therapy inventée par Ron Suskind¹ et Dan Griffin en 2014 possède plusieurs propriétés remarquables qui ont incité notre collectif de praticiens auprès d'autistes à la faire découvrir en France et en Europe en soutenant l'organisation, à l'Université Rennes 2, du premier colloque Universitaire consacré à celle-ci. Les 5 et 6 mars 2015, des universitaires et des praticiens venus du monde entier ont pu échanger avec Ron Suskind, journaliste américain de renom, lauréat du Prix Pulitzer en 1995, ainsi qu'avec son fils Owen et avec Dan Griffin. L'audience a été telle que l'ouverture au public d'un second amphithéâtre a été nécessaire. En outre, cinq associations de parents d'enfants autistes sont venues témoigner de leur attachement à une approche plurielle de l'autisme, justifiée par les incertitudes actuelles de la science : l'étiologie de l'autisme reste inconnue, sa définition fluctue, les méthodes de traitement, même quand elles sont recommandées par la Haute Autorité de Santé, ne parviennent pas à être « validées scientifiquement ».

L’Affinity Therapy met d’emblée l’accent sur un choix créatif du sujet, en incitant à développer sa passion : les films de Walt Disney pour Owen Suskind, qui s’est longuement exprimé, les plantes carnivores pour Alan Ripaud, qui en a témoigné, *Kirikou et la sorcière* puis *Minecraft* pour Théo, dont la mère, Valérie Gay, a relaté le parcours, etc. Cette thérapie part d’une décision et d’un savoir de l’autiste — en cela, elle s’oppose aux méthodes aujourd’hui préconisées qui mettent l’accent sur des handicaps à combler par des techniques d’apprentissage.

La passion d’un autiste étant toujours singulière, il en découle que cette thérapie ne peut se faire qu’au cas par cas. Elle est à inventer avec chacun. En cela elle se différencie nettement des méthodes actuellement prônées censées valoir pour tous moyennant quelques adaptations mineures.

Ces deux principes majeurs, l’approche au cas par cas, et l’appui sur une invention du sujet convergent de manière frappante avec l’approche psychanalytique qui oriente le collectif, d’où notre enthousiasme à nous faire partenaire d’un tel colloque.



À l’occasion de celui-ci, nous avons découvert une troisième propriété remarquable de l’Affinity Therapy. Là où nous ne nous y attendions pas : sur quelques blogs, où s’est exprimée une haine aveugle contre la tenue même du colloque. Il mérite d’être souligné que personne n’y critique l’Affinity Therapy elle-même. Dans le concert actuel des disputes concernant l’autisme, il est saisissant que celle-ci fasse l’unanimité. Chacun reconnaît les mérites de l’Affinity Therapy ; la plupart prétendent même déjà en faire. Ce qui est dénoncé tiendrait au rapprochement fait entre Affinity Therapy et psychanalyse. Il est vrai que celui-ci peut apparaître totalement opaque à ceux qui écrivent sur ces blogs, puisqu’ils témoignent que leur conception de la psychanalyse s’adosse à un film de propagande qui la caricature ; elle s’y trouve artificiellement unifiée par les préconceptions de la réalisatrice, reflétées par son montage, de sorte que la diversité des courants qui la traversent est totalement méconnue.

L’Affinity Therapy « ce n’est pas nouveau », disent-ils sur ces blogs, et la preuve que ça n’a rien à voir avec la psychanalyse, c’est que de l’Affinity Therapy « nous en avons toujours fait ». Cependant celle qu’ils croient faire n’est pas celle que nous préconisons. Elle ne consiste pas à adapter la méthode d’apprentissage en utilisant comme renforçateur telle ou telle affinité ; elle implique l’invention d’une cure nouvelle pour chacun : avec des dessins animés pour l’un, avec des carillons

pour l'autre, avec les trains pour un troisième, parfois avec un animal, etc. L'Affinity Therapy n'est pas un aménagement de parcours déjà balisés, c'est la création d'un parcours sur mesure pour chaque autiste. Dans la méthode « ABA », la plus prônée par les détracteurs du colloque, les inventions de l'enfant sont appréhendées comme des « obsessions », qui font obstacle à l'apprentissage, elles sont comparées à des comportements d'addiction, parfois traitées de manipulations, elles doivent clairement être combattues. Comment les tenants de la méthode ABA auraient-ils traité la passion d'Owen pour les films de Walt Disney ?



En revanche, dès les années 1970, la « pratique à plusieurs », qui fait le quotidien du travail de nombreuses institutions orientées par l'enseignement de Lacan, et qui est mise en œuvre par des intervenants de formations diverses (psychologues, éducateurs, professeurs des écoles, orthophonistes, psychomotriciens, artistes, etc.), prend pour principe majeur de se faire partenaire de l'enfant, ce qui implique une individualisation radicale du traitement, et ce qui situe sa source principale dans les inventions de l'enfant autiste, si minimes soient-elles. Nul par exemple ne lui a enseigné à secouer une ficelle devant ses yeux, s'il le fait si souvent, c'est supposons-nous parce que cette trouvaille possède pour lui une fonction importante. Les autistes de haut niveau le confirment en leurs écrits. Se faire partenaire de l'enfant est le principe qui oriente la pratique du Courtil dont témoigne le film de Mariana Otero — *À ciel ouvert* — qui fut projeté lors du Colloque.

En leurs fondements, les approches psychodynamiques (Affinity Therapy, psychanalyse, thérapie par le jeu...) s'opposent radicalement aux méthodes d'apprentissage, les premières visent à construire le sujet en prenant appui sur ses inventions, les secondes cherchent à façonner les comportements en prenant le savoir de l'éducateur comme principe moteur.

Certes, depuis peu, l'opposition s'est quelque peu atténuée. Certaines passions de l'autiste trouvent une place dans les activités d'apprentissage en étant utilisées comme renforçateurs des tâches, c'est-à-dire comme récompenses ; tandis que les psychanalystes introduisent dans leur pratique des modalités initiées par les

cognitivistes, notamment en structurant l'espace et le temps. Le fossé se comblerait-il partiellement ? Il reste encore difficile à franchir.

Il est cependant incontestable qu'au-delà des débats passionnés, voire peut-être grâce à eux, il se produit une évolution. Apparaissent même quelques ébauches de convergences dans l'abord actuel de l'autisme, puisque, en conclusion du Colloque, plusieurs affirmations d'un des spécialistes majeurs de l'approche cognitive de l'autisme, le Professeur Laurent Mottron, chercheur canadien, ont été reprises mot pour mot. Ses conclusions se fondent sur des recherches totalement étrangères à l'approche psychodynamique, mais elles sont appuyées sur l'expérience d'autistes de haut niveau. « C'est une arnaque, les *packages* », affirme-t-il. Il considère que pour chaque autiste il convient de procéder à un cheminement à vue en fonction de ses capacités spéciales. Il constate comme tant d'autres que c'est à partir des intérêts spécifiques, ce que nous nommons les affinités, que se développent les compétences cognitives. « Quand on passe énormément de temps dans quelque chose, souligne-t-il, on passe moins de temps sur autre chose. Ça a longtemps été considéré comme une sorte de défaut de l'autiste : manque de généralisation, capacités inutiles, etc. En fait, insiste-t-il, il faut prendre cela comme un fait : « c'est comme ça que ça marche l'autisme ». Il appelle comme Ron Suskind, Dan Griffin et nous-mêmes à s'appuyer sur l'intérêt spécifique de la personne autiste afin de développer ses capacités. Il incite par là même à respecter l'altérité de l'autiste.

Nous invitons à prendre connaissance des développements à venir de l'Affinity Therapy et des méthodes psychodynamiques de traitement de l'autisme en consultant les sites suivants : celui de Ron Suskind, [Lifeanimated.net](http://lifeanimated.net), et le site universitaire, affinitytherapy.sciencesconf.org.

Plus d'infos sur le Collectif de praticiens auprès d'autistes : <http://www.autistes-et-cliniciens.org>



Post Scriptum. De quelques idées fausses parmi les plus répandues concernant la question de l'autisme :

— La pratique institutionnelle de traitement des autistes orientée par l'enseignement de Lacan n'utilise ni le *packing*, ni la pataugeoire, ni la violence. Sur ce dernier point on ne peut en dire autant de la méthode ABA — contre laquelle s'insurgent beaucoup d'autistes de haut niveau. La justice vient de confirmer que les

maltraitements — dénoncées par *Médiapart* dans le haut lieu français de l'ABA — ne sont pas des diffamations (Dufau S., « Autisme : Vinca Rivière et l'association Pas à Pas perdent leur procès face à Mediapart » <http://goo.gl/cEbNig>)

— Si le collectif de praticiens et les organisateurs du Colloque prônaient une culpabilisation des parents, il est peu probable que cinq associations de parents d'enfants autistes, pourtant bien informées des querelles actuelles, soient intervenues dans le Colloque, pour relater des expériences probantes d'Affinity Therapy et pour préconiser une approche plurielle de l'autisme n'excluant pas les modèles psychodynamiques.

— Les rares références à la « mère crocodile » faites par Lacan ne concernent en rien l'autisme. Les thèses de Bettelheim relatives à l'implication des parents dans l'étiologie de l'autisme n'ont jamais fait l'unanimité parmi les psychanalystes : dès 1965, Tustin s'y opposait fortement et elle n'a cessé de le faire. Son influence concernant l'approche psychanalytique de l'autisme n'a pas été moindre que celle de Bettelheim.

— Nous considérons l'autisme comme un fonctionnement subjectif spécifique et non comme une psychose. Jean-Claude Maleval explique pourquoi en ses travaux.

— La pratique psychanalytique n'utilise pas la convulsivothérapie (parfois prescrite en psychiatrie), et ne prône pas les chocs électriques. En revanche Mme Vinca Rivière, tenante de la méthode ABA, vante les vertus de ces derniers (Dufau S., « Autisme : un courrier embarrassant pour un centre toujours cité en exemple », *Médiapart*, 3 avril 2012, www.mediapart.fr)

— La psychanalyse ne se confond pas avec la psychiatrie. Il y a un demi-siècle la psychiatrie française était à dominante psychanalytique ; aujourd'hui les neurosciences en constituent la référence privilégiée. La psychanalyse porte au dialogue avec le patient ; les neurosciences à des examens de son système nerveux. Des observateurs indépendants soutiennent que la perte de la référence psychanalytique en psychiatrie a grandement contribué à sa déshumanisation (Cf. Coupechoux P., *Un monde de fous. Comment notre société maltraite ses malades mentaux*, Paris, Seuil, 2006)

— « La » psychanalyse n'existe pas : elle est traversée de courants divers, ceux-ci, concernant l'autisme, soutiennent parfois des thèses contradictoires. Cela est tout aussi vrai concernant les diverses thérapies comportementales et cognitivo-comportementales (toutes ne prônent pas les chocs électriques). Cela est encore vrai pour les recommandations de la Haute Autorité de Santé dont les préconisations scientifiques entrent parfois en conflit avec ses propres recommandations éthiques : elle incite à prendre en compte « les goûts, les rythmes, les capacités » et même « les désirs » propres de l'enfant autiste ! Et pourtant, elle ne déconseille pas la méthode ABA !

– La HAS, en 2012, recommande pour la prise en charge des enfants autistes ABA, TEACCH et Denver, non pas au nom d’une science triomphante, mais faute de mieux. Elle constate en effet, dans le même document, qu’aucune de ces méthodes n’est validée scientifiquement (ce n’est tantôt qu’une « présomption d’efficacité », tantôt qu’un « faible niveau de preuve »). La HAS observe que toutes ces méthodes connaissent plus d’échecs que de réussites. Cela devrait inciter à la modestie des préconisations.

– La HAS n’a pas récusé la psychanalyse et la psychothérapie institutionnelle pour la prise en charge des enfants autistes : elle n’a pas pris parti. C’est toute la différence entre la qualification « non consensuelle », qui leur est donnée, et la non recommandation.

– La qualification « non consensuelle » concernant la psychanalyse et la psychothérapie institutionnelle se justifie par l’absence d’études répondant à la méthodologie de la HAS (qui récusé celle recommandée comme plus opératoire par les psychanalystes : les études longitudinales de cas). Or une étude récente de l’INSERM (2014), favorable aux traitements psychodynamiques, vient maintenant combler cette lacune : Thurin J.-M., Thurin M., Cohen D. & *al.* « Approches psychothérapeutiques de l’autisme. Résultats préliminaires à partir de 50 études intensives de cas », *Neuropsychiatrie de l’enfance et de l’adolescence* 62, 2014, p. 102-118.

Il serait apprécié que les désaccords envers ce qui précède viennent à s’exprimer par des argumentations raisonnées et non par les habituelles calomnies qui d’emblée cherchent à couper court à l’échange.



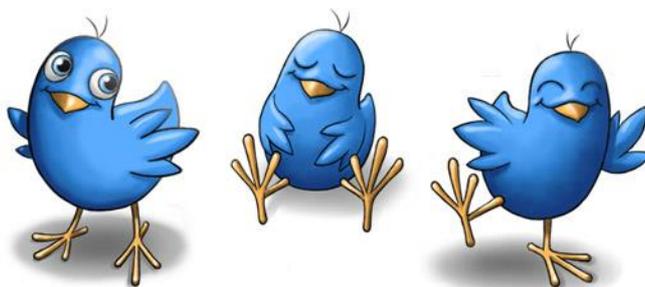
¹ Suskind R., *Life, Animated : A story of Sidekicks, Heroes and Autism*, Kingswell, California, 2014.

Bourdin est chocolat

par Jacques-Alain Miller

La première partie de ce texte est parue sous le titre : « Bourdin, l'Homme pulsionnel » ([Lacan Quotidien, n° 485](#)).

11. - Les vertus de la péroraison



Retour au tweet. Reste la phrase C, fonctionnant comme péroraison : « Recherche de la vérité contre toutes les langues de bois.. » Une péroraison récapitule ; elle plaque l'accord final ; elle lâche le dernier vibrato pathétique. Sa vertu est d'être brève, ce qui ne doit pas vous empêcher de l'amplifier et de l'embellir.

a) *Récapitulation* : il y a peu à récapituler, essentiellement la phrase B ; la récapitulation se résume à la relève de l'adverbe « vraiment » par le substantif « vérité ».

b) *Accord final* : harmonie de la phrase nominale, mettant deux termes en balance autour de la préposition « contre », équivalente à « versus ».

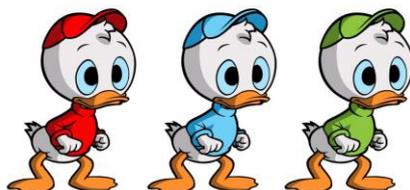
c) *Vibrato pathétique* : connotation héroïque du « seul contre tous » ; connotation épique du « la vérité triomphe toujours » ; conjonction des clichés « courage solitaire », « confiance dans le Vrai, le Beau, et le Bien », « dissidence antitotalitaire », etc.

α) *Brièveté* : une seule phrase, nominale de surcroît : difficile de faire plus bref.

β) *Amplification*, voire hyperbole : par l'appel fait au quantificateur universel : « toutes les langues... »

γ) *Embellissement* : la phrase C a forme de sentence, de « *dictum impersonale* » (Isidore de Séville, *Les Etymologies*, II, 11), à la fois devise résumant une sagesse et algorithme applicable à un grand nombre de cas.

12. - King Bourdin



Le tweet Bourdin présente une forte articulation ternaire. La ternarité est l'une des formes symboliques les plus puissantes. C'est un signifiant à tout faire omni-présent.

On le trouve aussi bien dans le mouvement dialectique (thèse-antithèse-synthèse) que dans des formes ultra-brèves passées en proverbes (le « *veni, vidi, vici* » de César) ; dans la théologie chrétienne (Père, Fils, Saint-Esprit) ; dans des schémas psychanalytiques (les deux topiques de Freud : conscient, subconscient, inconscient ; le moi, le ça, le surmoi ; la tripartition de Lacan, inspirée de Lévi-Strauss : RSI, le réel, le symbolique et l'imaginaire) ; dans la constitution d'équipes fonctionnelles (les trois Moires ou Parques ; les trois Grâces ; les trois Mousquetaires ; les Pieds-Nickelés : Croquignol, Filochard et Ribouldingue ; les neveux de Donald Duck : Riri, Fifi et Loulou). Le haïku, forme brève de la poésie japonaise, assemble trois segments. Etc.

La ternarité du tweet Bourdin a ceci de particulier qu'elle pivote sur le terme médian, la phrase B, fonctionnant comme justification.

Associée à la phrase A, exorde, la phrase B constitue une réponse à la question en jeu entre Bourdin et ses critiques, à savoir : ce qu'a fait Bourdin dans son entretien avec Roland Dumas était-il bien ou mal au regard de la déontologie *journalistique* ? L'*admittatur* de cet adjectif au double suffixe est aujourd'hui acquis ; il y a un demi-siècle, il était encore en discussion ; voir Grevisse, *Problèmes de langage II*, 1962.

En revanche, lorsque l'on associe la phrase B, justification, à la phrase C, péroraison, l'horizon s'élargit, le point de vue gagne les hauteurs, accusant les reliefs de l'aventure humaine. Il ne s'agit plus de la controverse entre Bourdin et les critiques de Bourdin, mais du combat sans doute éternel (omni-temporel) entre la vérité vivante et les dogmes mortifiés/mortifiants, entre ceux qui cherchent et ceux qui ont déjà trouvé, croient-ils, ou encore, pour faire image, entre Hercule et les écuries d'Augias, des écuries qui vous auraient un petit air d'Hydre de Lerne.

Le passage de (A+B) à (B+C) a été traité avec une grande finesse par les rhétoriciens. Le seul exposé synthétique que j'ai trouvé à ce propos est dans le *Handbuch der literarischen Rhetorik* de Heinrich Lausberg, 1960, §66-138 (j'utilise la traduction anglaise, faite sur la seconde édition, et publiée par Brill en 1998).

Disons que ce dont on parle est le *thème* du discours. Ce dont on parle, et qui est supposé exister dans le monde, est la *référence* du discours. Ce dont on parle, et qui fait l'objet d'une controverse entre deux parties ayant des points de vue opposés, est la *quaestio* (la question en jeu).

On distingue deux degrés de concrétude des *quaestiones*. La *quaestio* qui se déprend de (A+B) est « concrète, individuelle et pratique ». Lorsque C entre en jeu, la

quaestio devient « abstraite, générale et théorique ». Quintilien l'appelle *infinita* (*Institutiones*, III, 5.5). Plutôt que « *quaestio finita* », une tradition préfère dire : « *causa* ». Nous dirons donc que (A+B)→(B+C) est, en termes rhétoriques, l'infinisisation de la *causa*.

Les questions infinies sont l'affaire de la philosophie, souligne Cicéron, mais elles entrent dans le champ de la rhétorique, dit-il, puisque le titre d'orateur et l'art même de bien dire comportent que l'on s'engage à parler avec élégance et abondance « *ut omni de re* », sur tout sujet (*De oratore*, I, 21). Élaborer un arrière-plan infini quand on plaide une cause est un bon moyen d'accomplir l'amplification qui sied à la péroraison : « Les discours les plus brillants (*ornatissimae [...] orationes*) sont ceux où l'on se donne le champ le plus vaste et où, d'un cas particulier, on se porte, on se tourne à l'examen de la question en ce qu'elle a de plus général » (*De oratore*, III, 120).

L'amplification conclusive efface dans l'énoncé toute marque du sujet de l'énonciation. Celui-ci se fait d'autant plus présent, mais c'est au niveau du champ de la connotation. Au terme du tweet, Bourdin apparaît en effet, dans un nuage rhétorique, comme un demi-dieu ou, disons, un grand Renaissant, un Pantagruel, guerroyant contre l'armée des scolastiques. Le pluriel indique ce qu'il faut entendre ici par « langue de bois » : ce sont les modes d'expression, à la fois feutrés et figés, propres aux conformismes ; les dogmatismes ; les diverses figures du surmoi d'interdiction. À l'horizon se dessine ce que Freud a désigné comme « malaise dans la civilisation ».

Le tweet, petite coquille de noix, ouvre ainsi sur l'espace infini du « discours universel ». Bourdin règne. Fait-il, comme Hamlet, des mauvais rêves ? « *O God, I could be bounded in a nutshell, and count myself a king of infinite space – were it not that I have bad dreams.* »

13. - La narration restituée



La perfection rhétorique du tweet Bourdin, son hypercorrection philosophique, le pathos épique de sa péroraison, tout cela est éblouissant. Reste oublié le petit dialogue de vingt minutes d'où tout est parti. L'entretien du 16 février a-t-il été un épisode de la saga qui voit, dans l'histoire de l'humanité, les chercheurs de vérité repousser incessamment l'assaut des langues de bois ? Ou bien autre chose ?

Pour le savoir, impossible de faire l'économie de la *narratio*. « La narration consiste en l'exposition du fait » (R. Bary, *La Rhétorique française...*, nouvelle édition, 1659). Selon la *Rhétorique à Hérennius*, I, 14, elle doit avoir trois vertus : « *ut brevis, ut dilucida, ut veri similis* » : brièveté, clarté, vraisemblance.

L'entretien de Jean-Jacques Bourdin avec Roland Dumas est toujours accessible sur la toile. Chacun a ainsi le moyen de contrôler ma *narratio*, la façon dont je dégage la ligne principale du dialogue. Toute narration est biaisée, certes, mais plus ou moins.

OUVERTURE

Bourdin reçoit Dumas. Il relève que c'est la première fois. Il rappelle la carrière de l'invité et mentionne le titre de son livre, qui vient de sortir, *Politiquement incorrect*. Suit cet échange :

BOURDIN

Eh bien, on va voir si vous allez être politiquement incorrect ce matin.

DUMAS

Vous ne serez pas déçu.

PREMIERE PARTIE

Bourdin questionne Dumas. Questions et réponses d'un journaliste et d'un ancien diplomate faisant le job. Rien de « politiquement incorrect » ne fait surface.

Islamofascisme ? « Tout le monde exagère... Le Premier ministre l'a dit, je m'incline, chapeau... Moi, j'appelle à la raison... Il faut dégonfler tout ça... Il faut calmer les choses... Il y a trop de gens qui se mêlent de tout... Il faut laisser le gouvernement faire... »

Les tombes juives profanées ? « C'est malheureux, c'est triste, ça rappelle de mauvais souvenirs, il faut quand même cibler les choses. »

L'appel de Netanyahu aux Juifs d'Europe, les incitant à rejoindre Israël ? « C'est son rôle... Et n'oubliez pas qu'Israël a un problème de population, il est en minorité par rapport aux populations arabes... Moi, je dis au peuple juif, que je connais bien : "N'ayez pas peur ! La France est un grand pays. Restez !" »

Dumas se dit « assez sévère » sur le cours actuel de la politique étrangère du pays ; il plaide pour le retour à la tradition ; il énumère les noms qui l'indexent : De Gaulle, Pompidou, Giscard d'Estaing, Mitterrand. « La France n'est plus indépendante... Sa voix ne résonne plus de la même manière... Il faut discuter avec tout le monde... livrer nos bateaux aux Russes. »

Macron plaît bien à Dumas.

Fin de la première partie. Bourdin et Dumas sont ensemble depuis douze minutes. Si l'émission avait pris fin alors, aurait-elle déclenché une « tempête médiatique » ?

SECONDE PARTIE

À 12mn 14 du début de l'émission prévue pour en durer 20, Bourdin lance le nom du Premier ministre.

BOURDIN

Vous dites par exemple : Manuel Valls, ce n'est pas ma tasse de thé.

DUMAS

Vous savez pourquoi ! Sous le prétexte que je défendais à une époque, et je défends toujours, les Arabes, les Palestiniens, contre les Israéliens, il m'a agressé un jour, alors que je le connais à peine. Bon, il a des alliances, personnelles, qui font qu'il a des préjugés...

BOURDIN

Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

DUMAS

Chacun sait qu'il est marié avec quelqu'un – quelqu'un de très bien, du reste – qui a de l'influence sur lui.

BOURDIN

Une influence quoi ? Laquelle ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

DUMAS

Je vais vous dire. Je connais sa famille. [Dégagement sur le père de Manuel Valls, « un républicain espagnol formidable », Franco, Guernica, etc. Bourdin ponctue par des « Oui... Bien sûr... »]

BOURDIN

Vous pensez qu'il est influencé ?

DUMAS

Tout le monde est influencé. Même vous, dans votre liberté. Vous aspirez tout, et vous en faites ce que vous voulez. [Puis, nouveau dégagement, cette fois sur l'histoire des socialistes français, la guerre d'Algérie, etc.]

BOURDIN

Il est sous influence juive ?

DUMAS

Ah ça ! Probablement.

BOURDIN

Vous le pensez ?

DUMAS

Je peux le penser. Tout le monde a un peu d'influence.

BOURDIN

Pourquoi dites-vous ça ? Sous l'influence de sa femme ?

DUMAS

Bien sûr ! Pourquoi pas ! Pourquoi ne pas le dire ?

BOURDIN

Pourquoi ne pas le dire ?!

DUMAS

Pourquoi ne pas le dire puisque c'est une réalité ? C'est pour ça que le titre de mon livre, c'est : incorrect.

BOURDIN

Oui, oui...

Nous sommes alors à 14mn 26 du début de l'émission.

TROISIEME PARTIE

Bourdin tourne la page. Commence un échange de menus propos sur : Valérie Trierweiler ; la vie privée de Mitterrand ; la relation entre les journalistes et les hommes et femmes politiques. Dumas : « Les femmes sont les femmes, les hommes sont les hommes » ; il ne connaît qu'un seul impératif : « ne pas être banal ». Bourdin le met sur le thème « Hollande et Julie Gayet » ; et, pour finir, la Grèce. Dumas : les Grecs, il faut les tenir ; effacer la dette serait un mauvais exemple dans l'Europe ; mais il faut assouplir la position. Fin à 19mn 56.

14. - Bourdin à la langue de bois



La péroraison du tweet oppose deux termes : la recherche de la vérité, les langues de bois. Voyons d'abord ce qu'il en est de la langue de bois durant l'émission.

Au cours de la première partie, je ne vois personne qui manie de langue de bois. Ayant recueilli les signifiants du jour, Jean-Jacques Bourdin les projette successivement vers Roland Dumas comme autant de balles de tennis, que le joueur expérimenté retourne sans peine avec sa vieille raquette gaullo-mitterrandienne. L'expression est trop souple, spontanée, élégante, pour que l'on lui impute de parler en langue de bois. Ses sympathies arabo-musulmanes, son antipathie à l'endroit d'Israël, son irritation envers nos alliés américains et leurs manières arrogantes ajoutent de la couleur à son jeu policé. L'exercice ne casse pas trois pattes à un canard.

Faut-il évoquer la troisième partie ? Du point de vue de la méthode, on en revient au début, mais le cœur n'y est plus. Les questions sont futiles, et les réponses, nonchalantes. C'est du papotage.

Il en va tout autrement dans la partie centrale de l'émission. Là, haute tension. Roland Dumas n'a plus sa belle assurance du début : il digresse. On le voit réticent, allusif, évasif, dans le style : « Manuel Valls ? Ah, mais j'ai bien connu son père ! »

N'est-ce pas l'attitude typique du sujet divisé, qui veut et ne veut pas dire ? Dumas semble pris en tenailles entre la bienséance qui lui est naturelle et la promesse faite à Bourdin de casser la baraque. On le dirait tiraillé entre les injonctions contradictoires de son surmoi.

Jean-Jacques Bourdin lui aussi a changé. Il n'est plus la machine lance-balles qu'il était dans la première partie. Il est manifeste qu'il attend de Dumas quelque chose de bien précis et que ce quelque chose concerne Manuel Valls. Plus Dumas digresse, plus Bourdin focalise. Lorsqu'il lâche : « Vous pensez qu'il est sous influence juive ? », on comprend enfin ce qu'il voulait « faire dire » à Dumas. À défaut de l'obtenir, il a dû aller au charbon, et prononcer lui-même la formule fatale.

Dumas ne se donne même pas la peine de lui faire écho. Il ne dément pas. Il acquiesce mollement : « Je peux le penser », dit-il. Puis, avec plus de décision : « Pourquoi ne pas le dire, puisque c'est une réalité ? » La situation se révèle hautement paradoxale et cocasse.

Dans la configuration normale, le ventriloque qui « fait dire » à ses marionnettes de quoi alimenter le buzz, c'est Bourdin. Ici, sensationnelle inversion des rôles : Dumas, la supposée marionnette, « fait dire » à son ventriloque ce que celui-ci voulait qu'elle dise, elle. Résultat : « L'Homme libre », connu pour être l'ennemi mortel de « toutes les langues de bois », se retrouve lancer à une heure de grande écoute un syntagme figé ayant valeur de mot de passe dans le langage codé de l'antisémitisme le plus traditionnel.

Ariane Chemin a interrogé l'historien Laurent Joly sur l'expression « sous influence juive » (*Le Monde* daté du 20 février 2015). Vieille d'un siècle, celle-ci fut en vogue chez les ennemis de Léon Blum. On la « retrouve ensuite, dans un communiqué du gouvernement, la veille de la publication, le 18 octobre 1940, du fameux statut des juifs ».

Comment une expression ainsi connotée s'est-elle posée un lundi matin de l'an 2015 sur la langue agile de M. Bourdin ? Nous en sommes réduits aux hypothèses. L'a-t-il tirée de son propre fond ? De ses souvenirs, de ses lectures, de ses fréquentations, de propos de table ? D'une conversation avec son invité, ou avec l'attaché de presse de son invité, avant l'émission ? Ou tout simplement du « discours universel », comme disait Lacan, où elle est dûment enregistrée ?

Était-il entendu avec Dumas que ce dernier mettrait le paquet sur Valls, et qu'il soulignerait la soumission du Premier ministre aux opinions de son épouse ? Et Dumas s'est-il dérobé devant l'obstacle, forçant son cavalier à le franchir à sa place, sans monture ? Ou bien faut-il croire Bourdin doté de facultés empathiques si puissantes qu'elles lui permettent de percevoir ce que ses invités « pensent vraiment » et de le dire à leur place ? Comment savoir ?

Si je tirais les ficelles de la marionnette de Bourdin aux Guignols de l'info, je lui ferais dire : « Parle, Bourdin ! Les Français veulent savoir ! L'Homme libre est-il ou non un truqueur ? »

Mais non. Quelle idée ! Les Français se moquent bien de savoir. Le spectacle les ravit. Bourdin dans la cage aux lions ! Sauf que le lion, c'est Bourdin ! Et ceux qui sont d'ordinaire nos dompteurs, il les dévore tout crus !

Oui, mais là, le lion est tombé sur un os, si je puis dire. Il a invité un renard. Comme Machiavel le dit des princes, « Celui qui a mieux su faire le renard s'en est toujours le mieux trouvé. Mais il faut savoir bien masquer cette nature, être grand simulateur et dissimulateur ».

15. - Les partenaires désunis

Voyons maintenant ce qu'il en est de la « recherche de la vérité ». À en croire la péroraison du tweet, la pratique journalistique de Bourdin serait en effet animée par la « recherche de la vérité contre toutes les langues de bois ». Est-ce bien ce que démontrent les deux minutes cruciales de son entretien avec Dumas ?

Je réponds de but en blanc : nullement. On y voit au contraire Bourdin : 1) promouvoir lui-même un morceau de langue de bois ; 2) recueillir à ce propos l'assentiment de son invité ; 3) ce faisant, produire un effet de sens ayant valeur de pierre de scandale, et provoquant un énorme buzz.

Que Bourdin cherche la vérité, c'est ce qu'il dit. C'est une assertion illocutoire concernant son état d'esprit. Comme on l'a vu, des énoncés sur une donnée subjective sont difficiles à infirmer. En revanche, ce que, de fait, il trouve, a une réalité objective. C'est, pour dire bref, le scandale.

Remarquons que l'apparition de la pierre de scandale n'est pas restée sans conséquence sur la paire d'interlocuteurs qui avaient concouru à produire l'effet de sens initial : elle les dissocie.

1) *Bourdin*. Invité à s'expliquer, il se désolidarise de Dumas. Il n'assume rien du propos mettant en cause « l'influence juive » de son épouse sur Manuel Valls. Il défend son droit imprescriptible de poser les questions qu'il veut dans les termes de son choix.

Le voici sur Puremedias : « Poser la question, ça ne veut pas dire que je le pense !... Est-ce qu'on veut aussi me dicter mes questions ?... Jamais ! Ma liberté est intouchable ! »

Sur Canal+, Ali Baddou lui demande : « Les mots que vous avez employés vous ont été reprochés, l'expression : "juive". Vous n'avez aucun regret sur l'expression ? » Réponse de Bourdin : « Aucun. Si je n'emploie pas ses mots, lui ne va pas venir, ne va pas les employer, ne va pas accepter d'avouer. En fait, il le pense, Roland Dumas, il l'assume même. Après, chacun jugera... Moi, je pose une question, je ne dis pas "Je pense que Manuel Valls est sous influence juive". Simplement, j'emploie les mots pour que lui accepte de le dire. Sinon, il ne va pas le dire... Quand il dit ça, il le dit sciemment, il le dit parce qu'il le pense... Pardon, je ne vais pas m'excuser de poser des questions. Ou alors, où est-on ? Dans quelle société vit-on ? »

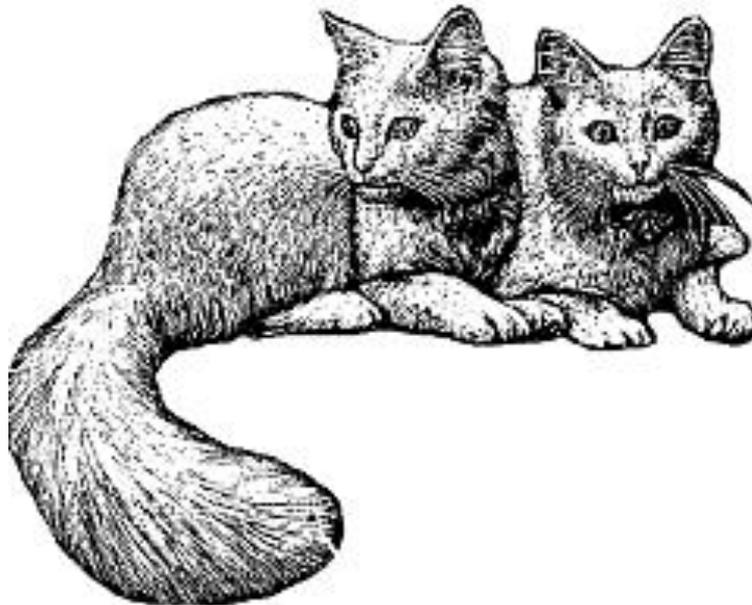
2) *Dumas*. Lui ne se défait pas sur l'autre. Il prend sur lui, crânement. Il développe sa pensée, notamment dans un dialogue avec Sylvain Attal sur France 24 : « Je pense que nous sommes dans un régime de liberté. Je crois savoir que beaucoup

de gens se sont mobilisés ces jours derniers pour dire : on a le droit de faire ceci, de faire cela. Très bien. Au niveau de la liberté, je pense quelque chose, je le dis... — Cela ne reprend pas un thème antisémite ordinaire ? — Vous voyez l'antisémitisme partout. Je vous en prie... Vous croyez que je suis le seul à penser et dire ce que je dis ?... On me pose une question. Si je réponds "Bien sûr que non !", personne ne me croira. Et moi-même je ne me croirais pas, puisque je pense le contraire. Si je pense le contraire, je le dis. »

Il ressort de ces propos que, dans l'après-coup de leur entretien, et sous la pression d'un buzz ample et virulent, les deux partenaires se sont engagés dans des directions opposées : Bourdin rétropédale, Dumas en remet une couche. Si Bourdin a évoqué l'influence juive de l'épouse, c'est, dit-il, parce que « j'ai senti qu'il [Dumas] avait envie de dire ça ». Ce serait donc ses facultés d'empathie qui lui auraient mis dans la bouche le morceau de langue de bois. Dumas, en revanche, soutient, non seulement qu'il a dit ce qu'il pensait, mais, plus encore, qu'il n'est pas seul à le penser et à le dire.

Donc, par un curieux entrecroisement, Bourdin, qui avait allumé la mèche, se met aux abonnés absents, tandis que Dumas, si réticent à s'engager sur la voie que lui indiquait Bourdin, fait écho à un slogan bien connu, et prétend en quelque sorte avoir dit tout haut ce qu'un grand nombre pense tout bas. Quelque chose s'est passé entre le tweet et son after (sur ce dernier mot, voir Alexandre Des Isnards, *Dictionnaire du nouveau français*, 2014), qu'il faut serrer de plus près.

16. - Le jeu du chat et du chat



Reprenons la *narratio* des deux minutes cruciales. Le texte compte environ 1 500 signes, soit un feuillet. Le secret est là.

Quel est le point de départ de l'affaire ? Bourdin rappelle un propos de Dumas, selon lequel Manuel Valls n'est pas sa tasse de thé. Dumas s'en explique : la raison, c'est qu'il a eu à subir un jour, de la part de Valls, une agression (on

comprend qu'elle était verbale). L'explication consiste ici dans la mise en évidence d'un rapport de consécution. Ce rapport est clair : Dumas n'a pas de sympathie pour Valls parce qu'il a été jadis pris à partie par ce dernier.

Maintenant, pour quelle raison Valls a-t-il agressé Dumas ? Là, le rapport de consécution est trouble, car Dumas dit successivement deux choses : 1) que Valls l'a agressé en raison de son soutien, à lui, Dumas, à la cause palestinienne ; 2) que Valls et lui se connaissaient à peine, ce qui sous-entend que Valls n'avait aucune raison de nourrir une animosité personnelle à son endroit.

Là dessus, Dumas introduit la notation suivante : « Bon, il a des alliances, personnelles, qui font qu'il a des préjugés... » Remarque énigmatique, qui suscite chez Bourdin une question sur son sens : « Que voulez-vous dire par là ? »

Il vaut la peine de peser les termes de la réponse que lui fait Dumas : « Chacun sait qu'il est marié avec quelqu'un – quelqu'un de très bien, du reste – qui a de l'influence sur lui. »

Dumas introduit ici les premières mesures du thème qui va faire scandale, celui de l'influence qui s'exerce sur Valls dans le cadre conjugal. L'arrivée dans le discours de Dumas, de ce personnage nouveau, la femme de Valls, pourrait clarifier le rapport de consécution. Cependant, il n'en est rien. D'abord, parce qu'il manque encore l'information décisive, que la femme de Valls est juive, et que les « préjugés » en question sont d'origine judaïque. D'autre part, Dumas prend bien soin de faire précéder l'information qu'il apporte (que Valls a une épouse qui a de l'influence sur lui) d'une clause qui lui dénie tout caractère de révélation : « Chacun sait que... » C'est la première apparition d'un *leitmotiv* de son discours, à savoir : « *Nil novi*, rien de nouveau, je ne fais que dire ce que chacun (ou tout le monde) sait. »

Donc :

1) l'évocation par Dumas de la femme de Valls, et de son influence sur celui-ci, a un sens très précis dans le contexte du dialogue avec Bourdin : si Valls, qui connaissait très peu Dumas, a jugé bon de l'agresser, c'est parce qu'il a adopté les préjugés pro-israéliens et anti-palestiniens de sa femme.

2) Cependant, ce sens n'est pas explicité.

3) Ce qui reste non dit, c'est un « c'est sa faute, parce qu'elle est juive » (sa faute, à la femme de Valls). L'omission de cet énoncé accusateur laisse un vide. Celui-ci se trouve comblé et révélé à la fois par l'insertion d'un autre énoncé, laudatif celui-là, à savoir ce compliment incongru qui vient s'interpoler dans le fil du discours : « quelqu'un de très bien, du reste ». Ce curieux « du reste » est précisément le reste de l'opération de réserve mentale qui précède.

Bref, dans l'énoncé comme dans ses dessous, il y a du sens qui frétille, mais pour autant on n'y comprend rien. D'où Bourdin, derechef : « Une influence quoi ? [Bourdin attend manifestement l'adjectif-clé qu'il devra prononcer lui-même, Dumas s'y refusant.] Laquelle ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Mis au pied du mur par l'une de ces vigoureuses interpellations dont l'Homme libre s'est fait une spécialité, Dumas n'a aucune peine à se dérober. Il se lance sans vergogne dans des considérations oiseuses sur les mérites de Valls père, la

République espagnole, Guernica. On pense à Petit-Jean plaidant contre le chien voleur de chapon en évoquant les Césars et leur fortune, le soleil et la lune, sans oublier les États des Babiboniens.

Bourdin, s'impatientant, coupe court, et commence à s'avancer dans le non-dit : « Il est influencé ? » Dumas, lui, continue de se dérober : « Tout le monde est influencé. » Toujours le *nil novi*. Il banalise – alors que, peu après, il plaidera contre la banalité. Suit un nouvel excursus, cette fois sur l'histoire peu glorieuse du socialisme français, qui s'était en effet placé, du temps de Guy Mollet, à la pointe du colonialisme.

N'y tenant plus, Bourdin mange le morceau : « Il est sous influence juive ? » Dumas a gagné : l'autre a fait, de guerre lasse, le chemin que lui s'est obstinément refusé à emprunter. Dumas acquiesce. Il le fait à sa façon, cauteleuse, réticente et pateline : « Probablement... Je peux le penser. Tout le monde [toujours la banalisation] a un peu d'influence... Pourquoi ne pas le dire puisque c'est une réalité ? » Qui, mais, justement, qui l'a dit ? Pas lui. L'autre. À mourir de rire.

C'est un morceau d'anthologie. Un jour, je parie, on jouera cette scène au théâtre. Voyez avec quelle finesse Dumas a fatigué le Grand Inquisiteur, et comment il l'a conduit à se faire chocolat lui-même. En effet, à peine Bourdin avait-il prononcé le schibboleth antisémite que le CSA, « gendarme de l'audiovisuel », faisait savoir qu'il ouvrait une instruction et, le 6 mars suivant, il infligeait un blâme à Bourdin. Avec les compliments de Maître Dumas !

Il est vraisemblable que ce pauvre Bourdin entendra encore parler pendant longtemps du morceau de langue de bois qu'il finit par cracher dans le micro le 16 février 2015 au matin. Et ce ne sera que justice. N'a-t-il pas été, après tout, le seul des deux interlocuteurs à le prononcer ?

Cependant, il n'est pas impossible d'admettre qu'il mérite les circonstances atténuantes. Il n'a pas eu le maniement de ce grand rusé de Dumas, mais qui l'a ? Ce n'est pas pour rien qu'il est sorti du lot, l'avocat de Mitterrand « pour le tordu » !

17. - Bourdin à la langue qui fourche

J'ai dit : « Pauvre Bourdin ! » Mais enfin, Bourdin n'est pas manchot. Dès le lendemain de l'émission litigieuse, il avait pour invité Alain Finkielkraut. Bien joué ! On ne pouvait trouver meilleur ventilateur pour chasser les miasmes de la veille. Le philosophe eut la courtoisie de rester muet sur le rôle de son hôte. Il chargea le seul Dumas : « Roland Dumas n'a plus de surmoi. »

Le même jour, 17 février, Bourdin recevait la bénédiction du successeur de Gilles Bernheim, Haïm Korsia : « En fait, le journaliste a fait son métier. On sent dès le début que Roland Dumas n'aime pas le Premier ministre. Jean-Jacques Bourdin le perçoit aussi, et le pousse dans ses retranchements pour lui en faire livrer le fondement. La réponse est terrible, son surmoi est levé, Roland Dumas est à nu. »

Que dire ? 1) La *narratio* de M. Korsia prend ses aises avec le verbatim de l'émission. 2) Le rabbin adhère à la thèse attribuant à Bourdin une empathie extra-

lucide. 3) Il n'a rien à redire à la reprise par Bourdin d'un grand classique de l'antisémitisme français. Tout cela déçoit de la part d'un talmudiste.

Le CSA, on l'a vu, en a jugé autrement que le nouveau Grand Rabbin de France et que le nouveau membre de l'Académie française. Il a décidé de sévir par une mise en demeure. Selon *Le Monde* en ligne, du 6 mars, « une mise en demeure du CSA n'a qu'une valeur d'avertissement, et n'entraîne pas de sanction, sauf en cas de récidive ». La punition se fonde sur la *narratio* et la *probatio* suivantes :

Narratio. « Le Conseil a observé, lors de l'émission *Bourdin direct* simultanément diffusée sur le service BFM TV et la radio RMC le 16 février 2015 que, dans le cadre de l'interview d'un ancien ministre et ancien président du Conseil constitutionnel venu assurer la promotion de son dernier livre, le journaliste qui animait l'émission, à la suite d'un échange de propos relatif aux prises de position et à l'entourage familial de M. Manuel Valls, a posé à son interlocuteur, à propos du Premier ministre, la question suivante : "Il est sous influence juive ?" »

Probatio. « Le Conseil a considéré que la réponse qu'une telle question tendait à provoquer, dans le contexte de cet échange, et la formulation-même de cette question, relative au Premier ministre, étaient de nature à banaliser et à propager des comportements discriminatoires contraires aux principes dont la garantie lui est confiée par les articles 3-1 et 15 de la loi du 30 septembre 1986, tels que précisés par les stipulations des conventions signées par BFM TV et RMC. »

En dépit d'une rédaction embarrassée, la décision de punir prise par la haute autorité administrative semble mieux argumentée que les quitus hâtifs délivrés par les deux membres des hautes autorités littéraire et religieuse.

BFM TV et RMC pondent aussitôt un communiqué. Les deux médias « alertent sur les risques que ces sanctions font peser sur la liberté d'informer en France. En effet, elles pourraient conduire, demain, les seuls médias régulés par le CSA, et leurs journalistes, à systématiquement s'autocensurer dans leur mission d'information. » Oui, oui, vous aurez beau draper dans les plis de votre langue de bois le cadeau laissé derrière lui par votre vedette, il n'en sentira pas pour autant la rose.

Enfin, bouclant la boucle, Jean-Jacques Bourdin se fend d'un nouveau de ses tweets, dont la maladresse rhétorique tranche avec la maestria du précédent : « Je suis sanctionné pour avoir fait mon métier. On ne me fera pas taire. Je continuerai à aller chercher la vérité. Réveillons-nous. » À lire cette prose sans art, on se prend à douter que Bourdin ait lui-même rédigé le tweet parfait du 16 février. Et si c'était l'œuvre d'un grand professionnel de la désinformation ? Ou alors, peut-être Bourdin a-t-il eu le 6 mars un coup de mou.

Je n'arguerai pas de la neutralité du sémanticien pour laisser mon opinion dans le noir. La voici : « Ah ! Qu'il est beau de s'offrir à l'adulation du public dans la posture de l'Homme libre bravant tous les conformismes sociaux, de jouer le Bayard médiatique sans peur et sans reproche ! Mais déclarer de surcroît que ta "liberté" est "intouchable", n'est-ce pas pousser le bouchon un peu loin dans un État de droit ? "Who are you, Polly Maggoo ?" Qui es-tu, Bourdin, pour te croire intouchable ? Eh bien, tu apprends que tu ne l'es pas. C'est bon pour les chevilles. »

Winock, dans sa nouvelle biographie de Mitterrand, se plaît à imaginer que son héros avait médité cette pensée de Pascal, trouvée dans Montherlant : « À la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée. » Eh bien, si le CSA tenait des audiences contradictoires, et si j'avais été l'avocat de Jean-Jacques Bourdin, j'aurais plaidé ceci :

« Mon client hésitait à inviter Roland Dumas. Si mordant qu'il soit, celui-ci était tout de même, à 92 ans, un *has-been*, en comparaison des invités habituels de l'émission, tous politiques dans la force de l'âge et en pleine activité. Pour décider M. Bourdin, il lui fut promis que l'ancien ministre n'hésiterait pas à faire scandale en soulignant l'influence juive s'exerçant sur le Premier ministre par le canal de son épouse. Or, le jour venu, il fut absolument impossible à mon client de faire dire ça à son invité en public. Pour sauver le spectacle, ce qui était son devoir de professionnel, M. Bourdin fut obligé de le dire lui-même. Et alors seulement M. Dumas voulut bien consentir à admettre – oh ! du bout des lèvres – qu'en effet, il pouvait penser cela. En somme, messieurs les jurés, mon client fut poussé à la faute, *piégé*, par Roland Dumas, un homme que je n'hésite pas à qualifier de diabolique. D'ailleurs, n'a-t-il pas été l'avocat de MM. Lacan, Mitterrand et Picasso ? »

Cette ligne de défense aurait supposé que l'Homme libre reconnaisse qu'il comptait jouer la partie avec un as dans sa manche, avant d'être mis capot. Jean-Jacques Bourdin n'a pas voulu nous faire visiter ces « coulisses de l'exploit ». Il a préféré, stoïque, se voir infliger par le CSA, sans mot dire ou presque (un tweet bâclé) la punition de Pat Poker dans *Lucky Luke* : le goudron et les plumes.

« On ne me fera pas taire », dit-il. Mais non, on ne te la coupera pas, Bourdin, ta langue qui fourche. Simplement, tu y regarderas à deux fois avant de citer l'Action française comme si de rien n'était.

Que Léon Daudet, premier lieutenant de Maurras, soit en « Bouquins » (*Souvenirs et polémiques*, 1992), fort bien. Mais le voir officier aujourd'hui dans les médias ? Il est peu vraisemblable que la société française y soit prête.

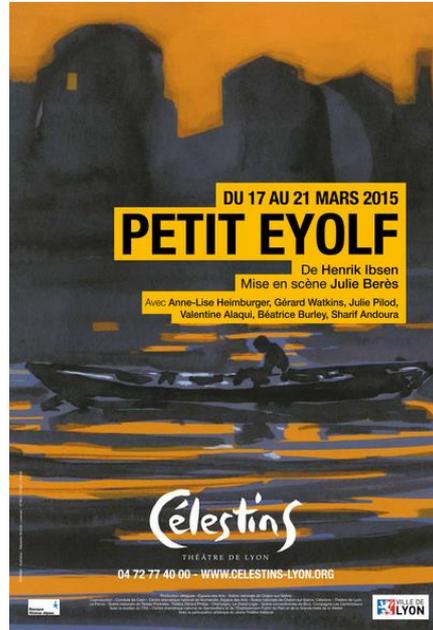
Je le dis pour le meilleur – car, tout de même, quelle infection ! – et pour le pire – car c'était un écrivain, voyez-vous.

À suivre



L'Autre scène chez Ibsen

par Jeanne Joucla



C'est dans *L'homme aux rats* que Freud évoque la pièce d'Henrik Ibsen, *Petit Eyolf*¹.

Moins connue que d'autres, cette pièce fut écrite à la fin de la vie de l'auteur, lors de son retour en Norvège, après les longues années passées à l'étranger au cours desquelles sa notoriété d'auteur de théâtre atteignit son sommet. La première représentation eut lieu en 1895 à Berlin.

Créée récemment par la metteuse en scène Julie Berès au Théâtre de la Ville – Les Abbesses, la pièce est en tournée jusqu'au mois de juin et notamment au Théâtre des Célestins à Lyon².

L'inquiétante étrangeté

Freud évoque cette pièce dans le contexte de ce que lui dit alors son patient, l'homme aux rats : « Malgré la richesse du matériel, la signification de l'obsession demeura obscure jusqu'au jour où, dans ses associations, surgit la demoiselle aux rats du *Petit Eyolf*, d'Ibsen, ce qui permit de conclure irréfutablement au fait que dans de nombreuses phases du délire obsessionnel, les rats avaient signifié aussi des enfants. » Cette « demoiselle aux rats », note Freud, n'est pas sans lien avec la légende du *Joueur de flûte de Hamelin* qui attire les enfants pour les noyer, car petit Eyolf lui aussi va se jeter à l'eau et se noyer.

Qu'Ibsen s'appuie dans cette pièce sur « la demoiselle aux rats », nous n'y mettrons pas ici davantage de sens que celui associé à toutes ces figures inquiétantes de nos enfances... Le mal rôde et rongé les vivants comme un remords...

La mise en scène de Julie Berès³ miroite de tous les reflets de l'inquiétante étrangeté : échos aquatiques du fjord tout proche où se noiera Eyolf, échos sonores, bande son, clapotis, flash visuels, chambre-bocal, aquarium, averses... noient et enveloppent le spectateur entre deux eaux tant l'événement que constitue cette noyade dès la première demi-heure de la pièce articule un avant et un après du destin d'une femme.



Une vraie femme ?

Cette femme est au centre de la pièce : Rita, la mère d'Eyolf, est en effet moins une mère qu'une femme « dans son entièreté de femme », comme dit Lacan. Son enfant fait obstacle à l'amour qu'elle voue à son mari Allmers : « Je ne sais pas ce qui pourrait monter en moi si tu ne me désirais plus », lui adresse-t-elle ! Serait-ce Médée ? Pas tout à fait... Le vœu de mort à l'égard de l'enfant est au bord de se prononcer, interrompu au bord de l'horreur qu'il suggère.

Incarnée de façon ardente par Anne-Lise Heimburger, Rita est cette *amoureuse* qui ne fléchit pas : impatiente et fébrile, désirante et insatiable, excessive... nous la voyons aller et venir, virevolter et attendre sans répit le retour de son mari, s'endormir épuisée, se réveiller, le guetter. Tout ce qui va interférer entre eux l'exaspère : Eyolf derrière la vitre de sa chambre, la demoiselle aux rats qui fait irruption, Asta la belle-sœur, l'ami... les pensées mêmes de son mari lui font obstacle : celui-ci n'est-il pas rentré de voyage en prétendant désormais renoncer à ses recherches pour se consacrer à leur fils ? Idée intolérable pour Rita ! Tandis que le père se débrouille avec le remords du handicap d'Eyolf, tombé tout bébé d'une table pendant que ses parents faisaient l'amour, Rita, elle, voudrait « ne l'avoir jamais mis au monde » s'il doit l'empêcher d'être toute femme pour son homme !

En filigrane, une autre histoire, dérangement, s'immisce entre les personnages : pourquoi Asta, la sœur d'Allmers, est-elle aussi présente auprès de son frère ? Rita, elle, ne s'y trompe pas, non plus qu'Ibsen lequel, comme sur une bande de Moebius, fait de la relation incestueuse frère-sœur, l'envers indissociable du thème principal.

Une femme égarée

Eyolf s'est faufilé hors de sa chambre. Personne ne l'a vu sortir dans le sillage de la demoiselle aux rats... Quelques instants plus tard on entend un brouhaha près de l'embarcadère, des cris : un enfant s'est noyé !

Une séquence onirique montre à quels fantômes sont alors confrontés les personnages terrassés de douleur. L'élégante silhouette de Rita disparaît désormais sous un ample manteau. Sa raison défaille, elle rôde sur l'embarcadère, interroge les enfants, des visions l'envahissent : Eyolf étendu sur le dos au fond du fjord, « les yeux grands ouverts », la regarde. Tout lui fait signe : les bateaux, les signaux sur le port, des cloches qu'elle est seule à entendre.

Rita qui était jusqu'alors la femme pour qui l'avoir⁴ ne compte pas, se révèle à travers ce qu'elle a perdu, son enfant : le dénouement que choisit Ibsen à la fin, c'est le renversement de la pulsion de mort en pulsion oblatrice. Rita veut accueillir tous les enfants du village : « Sitôt que tu m'auras quittée, dit-elle à son mari qui s'éloigne, je descendrai sur la côte, et j'irai chercher tous ces pauvres enfants perdus pour les amener ici, chez nous... du jour où tu seras parti, ils seront tous ici, comme s'ils étaient mes propres enfants... ils prendront la place d'Eyolf, ils occuperont la chambre d'Eyolf. Ils liront ses livres. Ils joueront avec ses jouets... » À son mari qui doute de cette « transformation » elle dit : « Tu as fait une place vide dans mon âme. Et je dois essayer de la remplir par quelque chose qui ressemble à de l'amour. »

Pour la première fois on voit Rita dans la chambre d'Eyolf. Elle range et lave la pièce à grande eau. Montent alors, de plus en plus fort, des murmures de rires et de jeux d'enfants. Ils grandissent, envahissent l'espace, la scène, la salle...



¹ Freud S., *Cinq psychanalyses*, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », p. 239.

² *Petit Eyolf* d'Ibsen, mis en scène par Julie Berès, au Théâtre des Célestins à Lyon du 17 au 21 mars <http://www.celestins-lyon.org/index.php/Menu-thematique/Saison-2014-2015/Spectacles/Petit-Eyolf> et au Théâtre National Bordeaux du mardi 19 au vendredi 22 mai <http://www.tnba.org/event.php?id=606>

Toute la tournée : <http://www.lescambrioleurs.fr/spip.php?article69>

³ Julie Berès a créé sa compagnie Les cambrioleurs à Caen ; elle signe en janvier 2015 l'adaptation de *Petit Eyolf*, avec l'auteur Alice Zeniter.

⁴ Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015. Paru dans *Lettre Mensuelle* n° 122 en 1993, ce texte met en tension la mère comme celle qui « a » et la femme comme celle qui « n'a pas » et qui, de ce n'« avoir pas », fait quelque chose. Disponible sur ecf-echoppe.fr.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directrice de la rédaction [catherine lazarus-matet](mailto:clazarusm@wanadoo.fr) clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication [eve miller-rose](mailto:eve.navarin@gmail.com) eve.navarin@gmail.com

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ comité de lecture

[pierre-gilles gueguen](#), [catherine lazarus-matet](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [eric zuliani](#)

▪ équipe

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#)

diffusion [éric zuliani](#)

designers [viktor&william franchoizel](#) vwfcblz@gmail.com

technique [mark franchoizel](#) & [olivier ripoll](#)

médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [éric zuliani](#)

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : [Florencia Shanahan](#) et [Anne Béraud](#)

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : [patricia badari](#) ▫ traduction lacan quotidien au brésil : [maria do carmo dias batista](#)

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ([catherine lazarus-matet](mailto:catherine.lazarus-matet@wanadoo.fr) clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫

Notes : à la fin du texte, police 10 •

•À l'attention des auteurs & éditeurs

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.

